

# Performers

(si long)

(si court)

*Dale recuerdos, c'était un spectacle autour de la mémoire. Spectacle ou performance? Que la question soit permise, une fois de plus, même quand les acteurs-performers ont dépassé la soixantaine. En âge, pas en nombre. L'affiche la plus incongrue des Rencontres des Cultures urbaines 2000 à La Villette.*

« J'AIME LES COLLECTIONS HUMAINES » dit Didier Ruiz, le metteur en scène. Son projet: recueillir la mémoire de quelques habitants du 19<sup>e</sup> arrondissement. Non pour en retracer l'histoire, pour s'incliner devant la richesse humaine universelle. « Qui songe, en croisant une personne âgée, qu'il s'agit là d'une ancienne jeune femme, d'un ancien jeune homme? » demande-t-il. Pour *Dale recuerdos*, représenté au théâtre Paris-Villette (Rencontres urbaines), il lance un appel d'offres aux souvenirs de jeunesse. Les berceuses entendues, les proverbes, les slogans publicitaires qui résonnent dans les têtes. Ces souvenirs-là sont universels et intimes. La vie professionnelle, les angoisses et les plaisirs vécus. Au passage, les questions d'immigration, de la guerre, du handicap. Ayant engagé les plus riches en mémoire vivante (à ne pas confondre avec mémoire vive!), Ruiz dispose de quinze jours pour mettre en scène ceux qui n'y sont jamais montés, pour condenser une vie si longue dans une heure si courte. Peu de temps, simplicité maximale. Projection de photos de jeunesse puis entrée des personnes, portant sur elles les traces laissées par un demi-siècle en moyenne. Quel dramaturge a su mettre en évidence la condition humaine de manière aussi frappante? Quel texte de théâtre, aussi porteur de sagesse soit-il, pourrait formuler de façon aussi immédiate la critique d'une société qui évacue la richesse humaine de la mémoire? Impossible de sortir de là sans profonde émotion. Ici, personne ne représente. Chacune des dix personnes puise en elle-même et s'offre entièrement. Le dépassement est palpable. Puisse-t-elles pardonner que leurs noms ne soient pas cités, puisqu'elles sont montées sur le plateau à la place de quelques milliards d'autres.

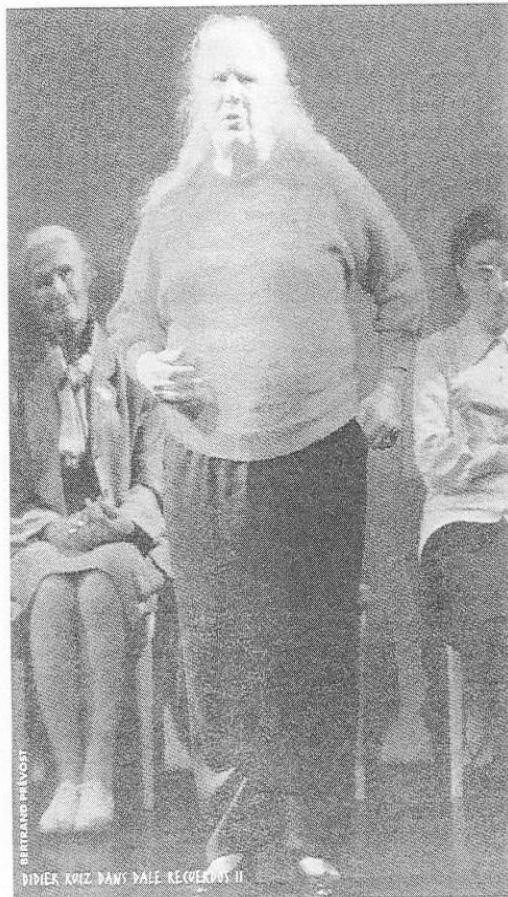
Et accrochez-vous bien, le paradoxe est au rendez-vous: ces innocents-là sont la tortue qui court plus vite que nos lapins de l'art, les performers. Jamais un Jérôme Bel ou autres Xavier Leroy n'atteindront un tel degré de véracité, une telle évidence à bouleverser les codes de l'institution théâtrale dans son for intérieur. C'est le théâtre du quotidien, moins le théâtre. Jamais aucun Hermann Nietsch, aucune Gina Pane n'ont su révéler au spectateur sa vulnérabilité de façon aussi cuisante. L'avantage de ces « performers d'un jour », c'est de n'avoir rien à déconstruire, mais tout à partager. Leurs chants d'Italie, de Bretagne, des Balkans ou des Antilles, leurs

*Ces innocents-là sont la tortue qui court plus vite que nos lapins de l'art, les performers...*

pas de danse encore si timides, leur humanité. Que peut le corps d'un performer, maltaité au nom de l'art contre la vérité du souvenir d'un premier poème d'amour — écrit en Braille?

Si les mises en scène intégrant les « artistes d'un jour », ou les mélangeant aux artistes professionnels, offrent autant d'enrichissement aux uns qu'aux autres, et donc à la société elle-même, les budgets qui leur sont consacrés limitent le temps de travail à environ un jour par personne. Ces pratiques, si elles se multipliaient, si on leur accordait plus de moyens, changeraient le rapport aux arts vivants de larges franges de la population. ▲

Thomas Hahn



BERTRAND HUBERT

DIDIERE KUIZ DANS DALE RECUERDOS II